



Éric Guichard (dir.)

## Écritures Sur les traces de Jack Goody

Presses de l'enssib

---

# Le rapport au passé dans les cultures orales et écrites

**Jack Goody**

Anne Robatel

---

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1951

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460504



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

GOODY, Jack. *Le rapport au passé dans les cultures orales et écrites* In : *Écritures : Sur les traces de Jack Goody* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2012 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1951>>. ISBN : 9782375460504. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1951>.

---

+++++

## LE RAPPORT AU PASSÉ DANS LES CULTURES ORALES ET ÉCRITES

+++++

**S**'il est bien une chose que les anthropologues de la vieille école nous ont enseignée, c'est que les sociétés qui ne disposent que d'un système de communication orale peuvent être néanmoins très compliquées. La société humaine est devenue beaucoup plus complexe avec l'invention du langage – peut-être même est-elle apparue avec lui. C'est le langage qui a, d'après moi, donné naissance à la pensée proprement dite ou à une conscience supérieure. Ce que l'on appelle la « révolution humaine » se produisit au moment de la dispersion de l'*Homo sapiens* à partir de l'Afrique il y a environ 60 000 ans (si l'on en croit les preuves par l'ADN), alors qu'il avait acquis un langage parfaitement développé. Cette révolution a souvent été associée à la France et à l'apparition de l'art pariétal. Pourtant ce dernier n'a eu qu'une diffusion limitée dans le Sud de la France et le Nord de l'Espagne. Toujours est-il que, grâce à cette technologie de l'intellect qu'est le langage, les humains ont développé ce que nous appelons une culture : le produit du langage qui nous a permis de communiquer tout à fait différemment. En effet, jusqu'aux Paléolithiques inférieur et moyen, marqués par les industries à biface, on constate que les Hommes avaient réussi à se développer de façon très proche à des endroits très différents du globe. Il faut attendre le Paléolithique supérieur pour voir l'avènement de l'Homme moderne doté d'un langage fort évolué et c'est pourquoi on parle de « révolution humaine ». Et depuis l'invention de l'agriculture au Néolithique, on observe une diversité des cultures locales supérieure à celle qui avait prévalu jusqu'à récemment en Afrique, en Amérique et dans le Pacifique – ces cultures que les premiers anthropologues avaient tendance à étudier.

Dès le départ, il est très probable que la façon de communiquer des humains fût évolutive ; mais, si cette évolution fut rapide du point de vue de la génétique, elle fut lente sur le plan culturel, car elle impliquait un apprentissage humain. L'évolution des cultures fut clairement accélérée par l'invention du langage humain : par la révolution humaine du Paléolithique supérieur. À l'aune des critères de la société actuelle, on remarque surtout le développement extraordinaire que nous avons observé depuis

l'invention de la « parole visible », c'est-à-dire de l'écriture. Dans plusieurs de mes travaux, à commencer par *La raison graphique*, j'ai essayé de préciser les changements que l'écriture a entraînés : dans la vie religieuse, politique, économique et, de manière générale, dans la vie intellectuelle. L'aspect sur lequel j'aimerais revenir ici est celui de la vitesse de ces transformations. Bien que l'écriture ne soit pas le seul facteur explicatif, il faut souligner l'accélération du rythme du développement humain depuis son apparition il y a à peine 5 000 ans : une fraction ridicule de l'histoire humaine, si on la compare à celle des périodes paléolithique et néolithique. Ceci s'explique essentiellement par le fait que l'écriture offrit un moyen externe d'archiver l'information et représenta une étape supplémentaire dans la construction d'une société de l'information, c'est-à-dire une société dans laquelle on peut non seulement conserver des informations anciennes mais aussi leur en ajouter de nouvelles. Ce que l'invention de l'écriture à l'âge du bronze nous permet de réaliser, c'est une accélération spectaculaire de l'innovation culturelle.

Encore faut-il nuancer cette observation. Dans la sphère transcendante de la religion en effet, on se tourne vers la parole immuable de Dieu. Le changement religieux n'est pas impossible mais la parole divine est néanmoins permanente, que ce soit dans la Bible hébraïque, dans les testaments chrétiens ou dans le Coran musulman. Cette remarque vaut aussi pour les écritures védiques des classiques du confucianisme car il n'y a pas que le monothéisme ou la religion qui peuvent être canonisés de cette manière. Dans chacune des situations précitées, il s'agit de se référer à un texte canonisé qui demeure un guide pour le présent. Ce processus est essentiellement conservateur. Si la religion doit changer, elle le fait en revenant au texte et en affirmant que les générations précédentes ont mal interprété la parole écrite.

Ce phénomène de canonisation s'observe aussi dans les arts. Les poèmes d'Homère étaient récités au grand festival d'Athènes. Shakespeare fait l'objet d'un traitement semblable, en particulier dans le théâtre qui lui est consacré à Stratford-upon-Avon, sa ville natale, et aussi en de nombreux autres lieux. Cependant, la canonisation religieuse se distingue de sa variante séculière : il n'y a aucune alternative possible à la parole divine, alors que l'œuvre de Shakespeare a servi à stimuler la créativité d'autres dramaturges élisabéthains. La canonisation séculière passe par la représentation artistique, ce qui encourage les variations ; la canonisation religieuse signifie la reconnaissance de la prééminence d'un texte unique, et donc la prévalence de l'immobilisme. Dans l'art religieux, les limites

sont également plus nombreuses, du moins en ce qui concerne le choix du thème. C'est avec la sécularisation qu'on obtient un élargissement des sujets possibles, comme l'illustrent, d'une part, l'abandon des limites imposées à l'art médiéval chrétien et, d'autre part, la multiplication des motifs qui mettaient l'accent sur la liberté de choix et l'individualisme – diversification qui caractérise l'art après la Renaissance en Europe et qui était déjà apparue dans d'autres parties du monde.

Sous cet angle, la science s'apparentait plus à l'art qu'à la religion, si ce n'est qu'elle était construite sur une autre façon d'expérimenter le monde. Les Arabes à l'époque des Abbassides et des Bouyides traduisirent presque toute la science grecque, notamment Aristote et les œuvres qu'on lui attribuait. Il s'agissait d'œuvres écrites. Ils le firent à la fois pour acquérir les savoirs du passé et pour construire leur propre science, notamment dans le domaine de l'astronomie, des mathématiques et de la médecine : ils ne se contentèrent pas de traduire les œuvres de Galien et de Ptolémée mais s'appliquèrent aussi à les enrichir ; ils édifièrent des hôpitaux à Bagdad, des bibliothèques dans toutes leurs capitales, des observatoires astronomiques comme celui de Maragheb (dans l'Iran actuel). Ils ont aussi traduit les textes sanscrits de l'Inde. Mais les musulmans ne cultivèrent pas le souvenir des œuvres grecques, comme celle d'Homère. Ils possédaient leurs propres traditions artistiques et préféraient se tourner vers les poètes préislamiques, par exemple Imru' al-Qays. Ainsi dans le domaine artistique, la tendance à se tourner vers le passé était localisée, alors que dans les sciences (technologie et médecine), elle était plus universelle et les importations culturelles variées étaient monnaie courante. La littérature (la culture propre à l'écriture) n'eut donc pas la même importance sociale ni les mêmes conséquences dans toutes les sphères de l'activité humaine. Mais, dans tous les cas, elle favorisa et encouragea l'émergence d'un rapport au passé qui ne peut se comparer à celui qu'offrent les cultures orales – sauf à se montrer excessivement généraliste. Et, dans tous les domaines, y compris ceux où son influence fut mineure, l'écriture rendit possible la conservation permanente de l'information.

Je ne veux pas dire par là que la tendance à regarder vers le passé n'existe pas dans les sociétés orales : elle existe assurément, mais le regard est alors tourné vers une tradition plus souple, plus variable, vers un passé plus mythique, et non vers l'histoire. Permettez-moi de préciser ces différences en me référant à une expérience personnelle, tirée de mon travail de terrain auprès des LoDagaa du Nord du Ghana.

Dans le cadre de mes recherches en Afrique de l'Ouest, j'ai enregistré différentes versions d'un long récit, le Bagre, sur une période de quarante ans. J'ai commencé par le retranscrire avec du papier et un crayon, ce qui me prit dix jours. J'ai écrit chaque mot et j'ai cru ce que me disaient les habitants, à savoir qu'ils l'avaient « appris » de leurs aînés et qu'il demeurait identique à travers les âges. Le mythe pouvait ainsi être relié sans ambiguïté à d'autres aspects permanents de la vie sociale des LoDagaa. Par la suite, je me mis à utiliser un enregistreur à cassette, ce qui était devenu possible grâce à l'invention du transistor qui permettait de se passer d'une machinerie encombrante et complexe. Les anthropologues qui m'avaient précédé n'avaient pas accès à ce type d'instrument lorsqu'ils étaient sur le terrain, et la majorité d'entre eux s'était contentée de retranscrire une version d'un long mythe qui avait ensuite été considéré comme *le mythe des LoDagaa* (ou des Nambikwara, ou encore des Kwakiutl).

Lorsque, quelques années plus tard, j'enregistrai une nouvelle version (le Second Bagre), je m'aperçus que cette supposition ne tenait pas du tout. Même les douze premières lignes du Bagre, que j'appelais l'invocation et que les gens semblaient capables de réciter « par cœur », comme on le fait avec le Notre Père, variaient d'un orateur à l'autre. Et les changements n'étaient pas que verbaux. Le Bagre Blanc, la première partie, restait à peu près stable car il présentait une version embellie des cérémonies qui étaient représentées : il respectait donc l'ordre relativement fixe de leur succession. Cet ordre connaissait toutefois quelques permutations, certains événements rituels étaient oubliés ; mais, pour l'essentiel, les versions étaient raisonnablement proches les unes des autres. Cependant, la seconde partie du Bagre, le Bagre Noir, racontait la création non pas tant du monde que de la culture de l'Homme, évoquant la façon dont il avait appris à réaliser différentes tâches, jusqu'à la reproduction de l'humanité elle-même. Plus réfléchie et plus spéculative, cette partie du mythe subissait beaucoup plus de variations. Il y avait notamment un passage dans le Premier Bagre qui racontait comment le plus jeune des deux premiers hommes, en quête d'une solution à ses problèmes sur terre, était monté jusqu'au ciel pour parler directement à Dieu (le Dieu Supérieur), aidé de l'araignée (qui, dans les contes akan, est connue pour jouer des tours) et dont la toile formait une échelle aérienne. Là, il fut le témoin de la création d'un enfant dont il rencontrait la « mère » avec qui, en tant que « père », il ne cessa de se disputer pour savoir à qui appartiendrait le bébé. J'avais vu dans cette partie un élément central du récit, particulièrement

important du point de vue thématique, et je lui accordais une place décisive dans mon analyse.

Quelques années plus tard, j'enregistrais le Second Bagre. À ma grande surprise, je ne trouvai aucune référence à cet incident. Il était bien question d'animaux volant à travers les airs, ce que j'aurais pu interpréter comme une allusion à une visite à Dieu (qui était entouré d'animaux), mais personne d'autre n'aurait suivi cette interprétation. En effet, Dieu jouait un rôle relativement secondaire dans cette seconde version, qui donnait beaucoup plus d'importance à la création de la culture de l'Homme par les *kontome*, les êtres du monde sauvage, ces habitants des collines et des ruisseaux à mi-chemin entre l'humanité et les dieux. Dans le Troisième Bagre que je recueillis et publiais quelques années plus tard, l'accent s'était à nouveau déplacé du transcendantal à l'humain, privilégiant l'idée que « l'Homme s'est fait lui-même ». Autrement dit, du point de vue intellectuel, il y avait eu une rupture totale de la thématique du récit.

Des changements si radicaux rendaient caduque l'idée selon laquelle il existerait une version unique du Bagre attachée à la société LoDagaa. Il était impossible de déduire une interprétation de cette société en s'appuyant sur l'une ou l'autre des versions. Il n'y avait pas de « charte » au sens malinowskien du terme. En effet, la récitation ne cessait de fluctuer, non pas en fonction de changements sociaux extérieurs, mais plutôt au gré de variations des centres d'intérêt intellectuel. Aussi, dans ces conditions typiquement orales, une récitation était-elle totalement différente d'un texte stabilisé comme ceux qu'utilisent les religions écrites. Les mythes des sociétés orales ne cessaient apparemment de se transformer.

Ce qui, entre autres, renvoie à la question de l'archivage. Dans les sociétés écrites, on pouvait apprendre un texte fixé, comme le faisaient ces membres des religions abrahamiques qui s'efforçaient de mémoriser le livre entier, en signe d'hommage à Dieu, quand bien même l'écriture rendait cette mémorisation superflue. Dans des conditions orales, on ne pouvait mémoriser un mythe comme le Bagre de la même façon. On entendait les autres le réciter mais lorsque son tour arrivait, qu'on fût ou non capable de reprendre ce que les autres avaient dit (et dans une longue récitation orale de ce type, la restitution fidèle est quasiment impossible), il fallait continuer à parler. Ce dont on ne se souvenait plus, il fallait l'inventer. La récitation publique exigeait que les lacunes fussent comblées. Par conséquent, contrairement aux rituels écrits, les versions étaient différentes les unes des autres, parfois de manière très sensible. Comme je l'ai remarqué, il ne s'agissait pas simplement de petites différences

lexicales ; parfois, c'était la « structure » même de l'épopée qui différait (j'utilise ce mot « structure » à dessein). Ainsi on pouvait très bien passer d'une explication transcendantale des origines de la culture à une explication humaine, tout comme on pouvait passer d'un récit insistant sur le rôle joué par le Dieu Supérieur à un récit soulignant celui des êtres de la nature sauvage (ceux qu'on appelle des fées dans nos contrées).

La conclusion que je veux tirer de cet exemple est la suivante. Dans une société orale, la façon de regarder le passé est très différente de ce qu'elle est dans une société dotée de l'écriture. Une société orale est, dans un certain sens, plus « créative » : le mythe n'est jamais le même, bien qu'il puisse avoir des éléments stables. En revanche, l'écriture du mythe offre une base ferme dans le « texte » : une base qui ne peut être changée car elle est la parole divine. Mais dans d'autres sphères d'activité que la religion, nous nous tournons vers le passé de façon plus précise, afin de construire sur ce qui a été écrit. Il en va ainsi dans les arts, où le changement est plutôt de nature cyclique, comme dans les sciences, où les explications nouvelles visent à améliorer les précédentes, ce qui définit leur nature. Dans ce contexte, ce n'est pas simplement la littérature qui compte mais aussi toutes les altérations des moyens de communication qui peuvent conduire à rendre l'information plus précise ou à en accélérer la circulation. C'est ici qu'intervient l'imprimerie, quelle qu'en soit la technique – xylographie, presse à main, à vapeur ou rotative, jusqu'aux procédés informatiques. Ces méthodes permettent non seulement de diffuser l'information utile plus largement et plus rapidement, mais aussi de faire circuler, par les mêmes moyens, des messages d'un type complètement différent.